

La rivière

de Dominique Marchais
Documentaire
V.F. - 1h44

JEUDI 11/01/2024 - 18h30
DIMANCHE 14/01/2024 - 11h00
LUNDI 15/01/2024 - 19h00

Prix Jean Vigo 2023

Court métrage

Feux de Mohammad Babakoochi (Animation – 4'10)

Karun, un chien errant, lutte pour survivre dans le chaos provoqué par la sécheresse.

Séance du jeudi 11 janvier 2024 en présence de Camille Lotteau, monteur du film et collaborateur artistique de Dominique Marchais, et de Jacques Archimbaud, ancien vice-président de la Commission Nationale du Débat Public, militant écologiste

Avec « La Rivière », Dominique Marchais, cinéaste, crée une œuvre au vert originale

Le réalisateur trace une voie douce et opiniâtre pour raconter la transformation des paysages et de la nature, sans sensationnalisme.

Parmi la surproduction des films écologistes, Dominique Marchais trace une voie qui n'appartient qu'à lui. Loin des mots d'ordre militants ou du sensationnalisme apocalyptique. Une voie douce, opiniâtre, discrètement élégiaque, cherchant, dans leur beauté comme dans leur laideur, à restituer une intelligence historique, économique et esthétique de nos paysages au plus près de ceux qui les travaillent et les étudient. De sa méthode – qui conjoint le cheminement et le dialogue, sorte de *Rêverie du promeneur solitaire* accompagnée – ont émergé, en quinze ans, quatre documentaires qui se sont trouvés en avançant.

Le Temps des grâces (2010) livre un état des sols et des sous-sols en France, transformés en désert par l'agriculture intensive. *La Ligne de partage des eaux* (2014) arpente une partie du bassin versant de la Loire, pour y constater que les eaux mortes produites par les barrages interrompent le cours des eaux vives et font périr la diversité du vivant. Sous la bannière du « bien commun », *Nul homme n'est une île* (2017) part enfin en Europe (Italie, Suisse, Autriche), à la rencontre d'expérimentateurs qui s'essaient, sur des microterritoires, à de nouvelles voies de culture, d'exploitation, de construction, en accord avec l'environnement. *La Rivière* – récompensé du prix Jean Vigo – revient aujourd'hui aux cours d'eau, le long des gaves paradisiaques du Béarn coulant vers l'Atlantique, dans lesquels toute vie insidieusement se raréfie et où d'eau, bientôt, il ne restera que le nom.

C'est ainsi, sous sa douceur, une œuvre qui désespère à bas bruit. Une œuvre sur un monde qui a disparu, consciente d'arriver trop tard, incertaine qu'un autre plus vivable le remplace. Cette persistance à s'y tenir pose toutefois la question, pour parler comme dans ses films, de l'amont et de l'aval de son inspiration. Il ne tombe pas sous le sens, en effet, de s'y être jeté, pas davantage de la poursuivre. Interroger Dominique Marchais sur ses origines permet de mieux comprendre le mouvement initial. Né en 1972 à Dreux (Eure-et-Loir), cadet d'une fratrie

de cinq enfants, grandi à Marchezais en Eure-et-Loir, il vient, par son père, d'une famille de négociants céréaliers, et, par sa mère, de petits agriculteurs. « *Marchezais, c'est cent cinquante habitants, dans une région dont personne ne sait ce qu'elle est exactement, entre l'Île-de-France, la Normandie et la Beauce* », dit-il.

« On travaille le hors-champ, l'invisible »

Son œuvre, à cet égard, porte d'abord le deuil des paysages de son enfance, saccagés par « *la multiplication des lotissements, la disparition des fermes, l'agrandissement des parcelles, la raréfaction des oiseaux, des insectes et des escargots après la pluie* ». En même temps, « *attendre le bus à Marchezais, c'était un peu se retrouver comme Cary Grant dans La Mort aux trousses* », raconte-t-il avec l'aisance du cinéphile qu'il est rapidement devenu. « *Vivre là enfant, c'était faire l'expérience de la solitude. Je me jetais dans le cinéma, la littérature, le rock. L'un des plus grands événements de ma vie a été l'arrivée de la VHS.* » Jacques Mandelbaum
Le Monde

Le Prix Jean-Vigo 2023 est un film sublime. Ou comment en partant de la vie d'un saumon, un cinéaste intelligent et sensible remonte aux sources des enjeux écologiques de notre temps.

[Jean Cocteau](#) disait : "Le cinéma filme la mort au travail" (la phrase est célèbre). Le fait est que jamais peut-être un film documentaire n'aura inspiré ce sentiment à un spectateur.

Dominique Marchais, depuis vingt ans, filme la nature et surtout les paysages ruraux et leur organisation (Le Temps des grâces, La Ligne de partage des eaux, Nul homme n'est une île). Avec La Rivière, le documentariste s'attache aux gaves, ces rivières qui descendent des Pyrénées pour se jeter dans l'Adour, puis l'océan Atlantique, entre Tournas et Anglet, entre les Landes et le Pays basque, tout près de Bayonne.

Grâce à la parole des êtres humains qui vivent et travaillent sur ou dans ces rivières (paysan·nes, pêcheur·ses, scientifiques, étudiant·es, agents territoriaux, militant·es associatif·ves, etc.), il décrit la destruction d'un paysage, sans jamais juger ni condamner personne – même si la puissance de certains lobbys est dénoncée, comme celui de l'hydro-électricité, de la pêche intensive ou de l'agriculture du maïs dans l'estuaire de l'Adour.

En suivant un saumon

Tout part du saumon. Grâce à l'oreille interne d'un saumon, où s'inscrivent chaque jour les éléments de sa vie, des scientifiques peuvent retracer son existence entière. Depuis sa naissance dans l'eau pure des montagnes hispano-françaises, sa descente vers l'océan, son périple avec ses petites, mais puissantes, nageoires jusqu'au Groenland ou les îles Féroé, puis son retour vers l'Adour, dirigé par les souvenirs que ses oreilles ont enregistrés. Là, soit il est pêché par des filets industriels, soit il commence à remonter les gaves pour revenir frayer là où il est né.

Hélas, l'accumulation des barrages l'empêche de rejoindre les lieux de sa naissance, et on trouve de moins en moins de saumons dans les gaves... D'autant plus que le niveau de l'eau, souvent polluée par les intrants des herbicides, baisse. Parce que les glaciers fondent jusqu'à disparaître, parce que l'agriculture, et notamment celle du maïs, très importante dans la région, pompe jusqu'aux nappes phréatiques pour irriguer ses terres, etc. La biodiversité se rétrécit, les insectes disparaissent, les oiseaux aussi, les ruisseaux sont à sec. Comment notre ami saumon pourrait-il faire ?

Comment lui rendre la vie plus rose ?

C'est tout cela qui est filmé et qu'expliquent calmement tous les interlocuteurs, très conscients de la situation, et même des enjeux économiques (parce que les industries font vivre beaucoup de monde, et personne ne l'oublie, dans La Rivière). Comment revenir en arrière, aider le saumon (mais aussi la truite, attention !) à remonter les rivières ? Surtout, c'est ici que ressurgit la phrase de Cocteau : Dominique Marchais filme longuement la beauté de la rivière, du brouillard, de l'eau qui coule doucement ou rageusement selon les lieux, et que nous nous disons que ce que nous voyons n'est déjà plus. Ou ne sera plus demain. Que le cinéma, ce génie, capte le présent, mais pas l'avenir. La Rivière est un très beau film. Jean-Baptiste Morain
Les Inrockuptibles

Prochaines séances : L'air de la mer rend libre Jeudi 11 21h ; Dimanche 14 : 19h ; Lun 15 14h